

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 10

Artikel: Une page de l'histoire neuchâteloise : récit du sergent Dubois : [1ère partie]
Autor: Guibert / Dubois
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 9 mars 1918. — Toujours elle (C. Dur). — Le long du chemin (Numa Droz). — Une page de l'histoire neuchâteloise (Guibert). — Le voyage d'un innocent de Genève à Berne (A. Rossat). — La catza à Taquenet (Mérine). — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer. — Boutades.

TOUJOURS ELLE

On nous écrit :

LE Conteur du 2 mars a publié, sur le rôle de la femme dans l'antiquité, des appréciations fort louangeuses et, je veux le croire, bien méritées. A ce miel, ces dames me permettront-elles de mêler quelques gouttes de vinaigre, ne fût-ce que pour montrer le désaccord qui régnait déjà chez les anciens au sujet de l'éternel féminin ? J'emprunte, en effet, à Ménandre et autres écrivains grecs, les maximes que voici :

Les femmes n'ont pas l'habitude de jamais dire la vérité.

Une femme qui tient un bon langage est singulièrement à craindre.

Il est bien plus dangereux de provoquer une vieille femme qu'un gros chien.

Ta vie sera belle, si tu n'as pas de femme.

Les femmes ne savent qu'une chose : ce dont elles ont envie.

Presque tous les malheurs arrivent par des femmes.

La jalousie d'une femme incendie toute la maison.

De toutes les bêtes féroces, la plus féroce, c'est la femme.

Une méchante femme est le venin même de l'aspic.

Cruauté de lionne et cruauté de femme se ressemblent.

La mer et les femmes ont des colères qui se valent.

La femme est une mauvaise herbe qui pousse naturellement dans notre vie.

O trois fois malheureux le pauvre qui se marie !

Plutôt vivre avec un lion qu'avec une femme !

Partout où se trouvent des femmes se trouvent tous les maux.

Une femme ne flatte que pour se faire donner.

Rien de pis qu'une femme, je dis même qu'une belle femme.

La femme est une ordure dorée.

Ne t'avise jamais de gronder ni de conseiller une femme.

N'admet jamais les femmes à aucune délibération.

Le moyen âge n'a pas été plus galant que l'antiquité. C'est par centaines qu'il a forgé, à l'endroit de la femme, des proverbes dont beaucoup se retrouvent dans nos patois. Choisissons-en quelques-uns, parmi les moins crus :

Une bonne femme, une bonne mule, une bonne chèvre, sont trois méchantes bêtes.

Dites une fois à une femme qu'elle est jolie, le diable le lui répétera dix fois par jour.

Femme et melon, à peine les connaît-on.
Femme qui parle comme homme, et geline qui chante comme coq ne sont bonnes à garder.
Femme sait un art avant le diable.
Femme se plaint, femme se deult (se lamente), femme est malade quand elle veut,
et par sainte Marie,
quand elle veut elle est guérie.
A toute heure, chien pissé et femme pleure.
La femme a semence de cornes.
La femme ne porte point d'oreilles au sermon.
Le cerveau de la femme est fait de crème de singe et de fromage de renard.
Les femmes sont toujours meilleures l'an qui vient.
L'œil de la femme est une araignée.
Femmes sont anges à l'église, diables à la maison, singes au lit.

Je trouve enfin, parmi les nombreux « revi » de l'ouvrage intitulé *Po recafà* (Payot & Cie, éditeurs), la kyrielle ci-après :

Villie fenna et grand vein
ne corressant pa po rein.

Lo tein, l'ouira, la fenna et la fortana virant
quemeint la lena.

A toté z'hàoré, fenna pllioré.

Ne faut pas alà à cerize sein crotzet
Ne ài femalè sein erdzet.

Quand fennè botzant de parlà
L'einterremein faut apprèt.

Lè fennè sant dâi sainté ào pridzo, à la tzer-râire dâi z'andze, devant la porta dâi z'agace,
ào courti dâi tchivré, à l'ottò dâi diablillo.

Se lè croulé linguè burlàvant quemein lo fù,
lo tzerbon sarà po rein.

Dâi femalè dein onna maison, n'ein faut pa
mé que dè fornet dein on pailo.

Ne faut pas pllie de fennè à sepà
Que de coumacllio à la tzemenà.

Rein n'einnouë et ne fâ dremi pllie rido
Quemein lè fennè, la plliodze et lè remido.

Lè fennè lè savant toté, et ièna per dessus.

Qu'y a-t-il de fondé dans toutes ces sentences ? Je ne me charge pas de le dire ; mais je constate qu'elles n'empêchent pas la plupart des hommes de prendre femme. Elles doivent être issues de cerveaux biscornus.

C. DUR.

LE LONG DU CHEMIN

Je ne suis pas un servile admirateur du passé ; mais j'ai souvent regretté l'espèce de dédain ou d'oubli qui semble s'attacher à notre histoire et à nos mœurs nationales, à nos mœurs surtout, qui vont se perdant tous les jours et dont ont aura peine à retrouver la trace, une fois disparues.

NUMA DROZ.

(Histoire d'un proscrit de 1793.)

UNE PAGE DE L'HISTOIRE NEUCHÂTELOISE

Récit du sergent Dubois

Vendredi dernier, 1^{er} mars, les Neuchâtelois ont célébré le 70^e anniversaire de leur complète indépendance (1^{er} mars 1848). A Lausanne, une réunion a eu lieu, dimanche après-midi, à la salle des XXII cantons. Elle fut très vibrante de patriotisme. Les Neuchâtelois habitant la capitale vaudoise, auxquels s'étaient joints plusieurs de leurs amis des autres cantons romands, y ont prêté nouveau serment de fidélité à leur petite patrie et confirmé une fois de plus leur pacte d'alliance avec la patrie suisse, notre mère à tous, qui, plus que jamais, a besoin de l'amour et du dévouement de tous ses fils.

Voici, à ce propos, une page intéressante de l'histoire neuchâteloise.

I

Tout d'abord, il faut que je vous présente le sergent Dubois, un sympathique octogénaire qui porte gaillardement ses quatre-vingt-trois ans et dont la franche cordialité et la bonne humeur plaisent à chacun. Il a vécu les événements de 1856-57 et c'est avec une parfaite bonne grâce qu'il a bien voulu nous faire le récit de quelques épisodes auxquels il se trouva mêlé, alors qu'il était sergent dans une compagnie de chasseurs de gauche.

Le 1^{er} du mois de septembre, par une nuit sans lune la population du Locle est troublée dans son sommeil par des salves de mousqueterie partant, alternativement, de plusieurs points. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Dubois saute à bas de son lit et sommairement vêtu, se dirige sur l'une des places publiques, afin de s'informer du sujet de cette alarme. Aussitôt, il est arrêté par une sentinelle inconnue, qu croise la baïonnette et lui demande le mot de passe.

— « Je n'en ai pas ! » répond notre sergent.

— Crie : « Vive le roi ! » et sois des nôtres !

— « Non ! »

— « Alors, sauve-toi ou je te brûle ».

Dubois a compris. D'ailleurs, il n'est pas armé et, toute résistance isolée étant impossible, il n'hésite pas une minute à se retirer.

Les « Bédouins » (c'est ainsi qu'on nommait les royalistes, très nombreux à cette époque au Locle et à La Sagne) ont préparé un coup de main pour renverser le gouvernement républicain. Il est inutile de vouloir leur résister pour l'instant. Mais il faut absolument, au prix d'efforts inouïs, avertir les patriotes de la Chaux-de-Fonds de ce qui se passe et leur demander du secours. La chose n'est pas facile, le télégraphe est coupé et les royalistes de Pourtalès-Steiger font bonne garde dans les environs.

Dans sa retraite, Dubois rencontre ses deux amis, le dragon Lecoultré et le préfet Grandjean. Une courte discussion s'engage entre les trois patriotes.

Il faut agir rapidement et prudemment ; mais surtout il faut agir.

Lecoultré a ses pistolets ; il en tend un à Grandjean, puis, déterminés et résolus, tous trois se mettent en route pour tenter de sortir

du village sans éveiller l'attention des « Bédouins », qui, déjà, sont sûrs de la victoire.

Chacun part de son côté et le rendez-vous est fixé au plus tôt dans une maison foraine, chez un oncle de Lecoultré. De là, on pourra facilement atteindre la Chaux-de-Fonds par des sentiers détournés en évitant La Sagne, ... et pour cause.

Le préfet Grandjean a le plus à souffrir. Il est pourchassé de maison en maison, car il a été reconnu et on sait que c'est un ardent patriote républicain, qui ne reculera devant aucun sacrifice pour compromettre la cause des ennemis. Il parvient cependant, grâce à une transformation dans son costume — il avait revêtu des vêtements féminins — et dans sa figure, ainsi qu'au dévouement d'une bonne femme, à sauter dans un jardin et, de là, à gagner la campagne.

Une nouvelle surprise attendait Dubois et ses deux amis, en arrivant chez l'oncle de Lecoultré.

GUIBERT.

(A suivre.)

Pensées. — On ne compte, en ce monde, que par le bien ou par le mal que l'on fait. A chacun de choisir.

NOS VIEILLES CHANSONS

La tsanson dâi fenaisons.



1. Har-di! sâi - tao, l'a fiai - traî z'hao-res;
2. L'her-ba dâi pra n'est pas ves - sâi - e,
3. Vo, val - lot - tets, et vo, gra - chao - se,
4. Y'a des nio - lants, lo teimps bar - ga - gne,



L'est le moment de se le - vâ, Le z'es-par -
On pao preindre dâi bon z'an-dains; Ma faut que
Vi - to! vo faut de - zan - da - nâ Et faut que
Al - la gail - là mettre ein tsi - ron, Et sé dé -



cet - tes sont dza mao - res, Al - lein vi - to lé
tsa-quie cou - te - là - le Ra - zai bas, et cein
la for - tse sé - cào - sé L'an-dain po l'é - pan -
man, su la mon - ta - gne, Lo se - liao sé mon -



met - tré bas. N'ein bou-nés faulx, bou - nés mol -
prou - pra-meint, Tsou-yi d'al - là lais - si des
tzi ben râ, Et té, sâi - tao, po ta me -
tré, l'est bon. Qu'on dé - tsi - rone et qu'on le



let - tes, Bons brés, bons dzer-rets, dâi fâo - tsi,
quiet - tes, Ra-clia-mé cé pra fran k'et net,
ra - na Soo ta pi - pa, preind ton bre - quiet,
vi - ré, Cé fein po lo bin res - su - vi.



Qu'ontdu - es so - li - dés ma-nei-tes Et nou-tré
Et vo z'a-râi lé ba - re - liet-tes Po vo re -
Et va t'a-mu - zâ su l'ein-clien A-voué ta
A-près quiet, qu'on lo mette ein ti - ré Po qu'on lo



co - vai sont god - zi. Et zin zin zin, et
bâil - li de l'a-quouet. Et glou glou glou, et
faulx, ton mar-té - let. Et pan pan pan, et
pousse al - là tser - dzi. Et la la la, et



zin zin zin, Har - di! on - na mo - lai - e,
glou glou glou, Har - di! on - na go - lai - e,
pan pan pan, Har - di! on ein - tsa - pliai - e,
la la la, Har - di! on - na chao - tai - e,



Et zin zin zin, Que
glou glou glou, et
Et pan pan pan, Po
la la la, et
Et la la la, Po



la faulx co - paî bin.
poai bo - tsi bin tout.
re - cro - tsi dé - man.
fé - ré le res - sat.

C.-C. DÉNÉRAZ.

LE VOYAGE D'UN INNOCENT DE GENÈVE

A BERNE.

DANS SON numéro du 16 février, le *Conteur* parlant de la vieille chanson : *La Navigation sur le Léman*, en attribue la paternité à Louis Ruchonnet. A mon avis, c'est une erreur. Sans doute, il la chantait volontiers et avec beaucoup d'humour, et je me rappelle quel plaisir nous avions vers 1875-1880 quand, aux seconds actes de l'*Helvetia* vaudoise, il se décidait à l'entonner. Seulement, cela ne prouve pas qu'il en soit l'auteur. La chanson a en effet une tout autre origine, ainsi qu'il est facile de le constater en examinant le texte d'un peu près.

De quoi s'agit-il, en effet ? D'un particulier, passablement naïf, qui s'embarque « sur le lac de Genève », fait un voyage jusqu'à Villeneuve, et pendant qu'il est sur le bateau exprime son étonnement de tout ce qu'il voit : balanciers, pistons, vapeur, etc., sans compter les remarques plus ou moins saugrenues que lui inspirent les localités par lesquelles il passe. Ceci nous ramène sans peine à 1855 ou 1856, époque où les premiers bateaux à vapeur ont commencé à circuler sur le Léman. Ce simple fait causa une vive impression à nos populations; ma mère m'a souvent raconté le premier voyage qu'elle fit en 1857, et l'anxiété des passagers qui, surpris par un orage, eurent beaucoup de peine à aborder ce jour-là à Rolle.

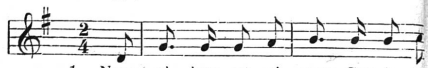
Il est donc bien naturel qu'un joyeux poète ait eu l'idée de faire une chanson sur cet événement, qui parut alors si important. Or, remarquons que cette boutade doit se dire avec un *fort accent vaudois*: *Môcieu le mécanicien, la navigati-on*; cette *vapeu* vous fait bien de l'honneur, etc. On voit tout de suite que nous avons ici une de ces plaisanteries, pas bien méchantes, un de ces brocards que nos chers confédérés de Genève ont l'habitude de diriger contre ces braves Vaudois. Rien que ce « lac de Genève » est une signature; Ruchonnet ne l'eût jamais dit.

M. le colonel Lochmann, à qui je dois plusieurs renseignements très intéressants, se rappelle fort bien que la chanson était intitulée: *Voyage d'un Innocent de Genève à Berne*, qu'elle avait une trentaine de couplets, qu'elle fut d'abord chantée par des étudiants genevois, et qu'elle rapportait tout au long les péripéties du voyage d'un jeune Vaudois qui va d'abord en bateau de Genève à Villeneuve, puis de là en voiture jusqu'à Berne. — J'ai recueilli plusieurs versions de ce chant; chose curieuse, elles ne contiennent que 8 à 9 strophes, toujours les mêmes: Départ de Genève, Coppet, Rolle, Villeneuve, Berne. Louis Ruchonnet, lui aussi, ne connaissait que ces strophes; preuve de plus qu'il n'en est pas l'auteur, car alors il les aurait toutes écrites dans son chansonnier. Malgré mes recherches, je n'ai absolument rien trouvé concernant les

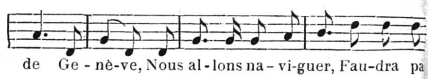
localités de Nyon, Morges, Ouchy, Cully, Veve, Montreux, et le voyage en voiture (par où ?) Villeneuve à Berne.

Pas n'est besoin de faire remarquer combien cette lacune est regrettable et combien il semblerait à désirer que cette joyeuseté, qui a en soi sa valeur très historique, pût être rétablie, passer à la postérité dans son texte intégral. Peut-être de vieux Genevois pourraient-ils retrouver quelques bribes dans leur mémoire ou dans de vieux papiers de famille ? Dans ce cas, je leur serais très reconnaissant des renseignements qu'ils auraient la grande obligeance de me communiquer.

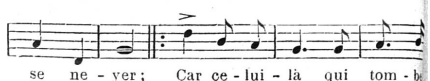
En attendant, voici la chanson telle que j'ai pu la reconstituer d'après les versions que j'ai recueillies :



1. Nous al - lons na - vi - guer Sur le lac



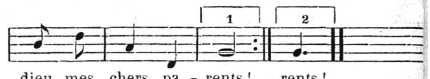
de Ge - nève, Nous al - lons na - vi - guer, Fau - dra pa



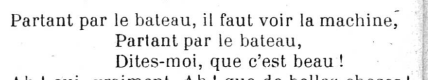
se ne - yer; Car ce - lui - là qui tom - b



rait dans l'on - de Pour - rait dire, en tom - bant: A



dieu, mes chers pa - rents! rents!



Partant par le bateau, il faut voir la machine,
Partant par le bateau,
Dites-moi, que c'est beau!

Ah! oui, vraiment, Ah! que de belles choses!
Monsieur, cette vapeur
Vous fait bien de l'honneur!

Voyez ces deux pistons qui tournent sur soi-même
Et ces beaux balanciers
Qu'ont l'air d'être en acier.

Ah! oui, vraiment, ah! que de belles choses!
Monsieur le mécanicien
Que cela est donc bien

En passant à Coppet où qu'il y a-z-une fête,
On entend à l'avant
Un bruit fort étonnant.

— Eh! qu'est-ce donc? — C'est notre artillerie;
C'est Coppet qu'a pétié
L'écho qu'a répété.

Nous vîmes en passant une bell' barque à Rolle
Nous vîmes en passant
Qu'elle allait par le vent.

Regardez voir comm' l'air de la nature
Lui donne l'impulsion
Qui fait notre admiration.

— Mad'moisell', voulez-vous, voulez-vous que
[vous aim]

Mad'moisell', voulez-vous
Que je m'attach'-z à vous?
Je voudrais bien, en quittant Villeneuve,
Dans ma navigation
Avoir une inclination.

— On ne parl' pas comm' ça à un' jeun' demoiselle
D'ailleurs j'ai mon amant
Qui sur le bord m'attend.

— Ça n'y fait rien; j'en suis certain, Madame,
Qu'en se gênant un peu
Y aurait bien plac' pour deux.

Puis par un beau matin nous partîmes pour Berne
Nous nous mîmes en route
Sur un bien grand chemin.

Ce serait drôl' sans mesdames les mouches
Qui nous causent en allant
Bien du désagrément.

Qu'apercevois-je donc dans cette grotte obscure
— Monsieur, ce sont les ours
Que l'on vient voir ici.

' Bien que le *Conteur vaudois* ait déjà donné, il y a quelques années, la musique et 8 couplets de cette chanson, nous pensons que le lecteur ne sera pas fâché de s'édifier la version recueillie par M. le professeur Rossat, qui est plus complète que la nôtre. — *Réd.*